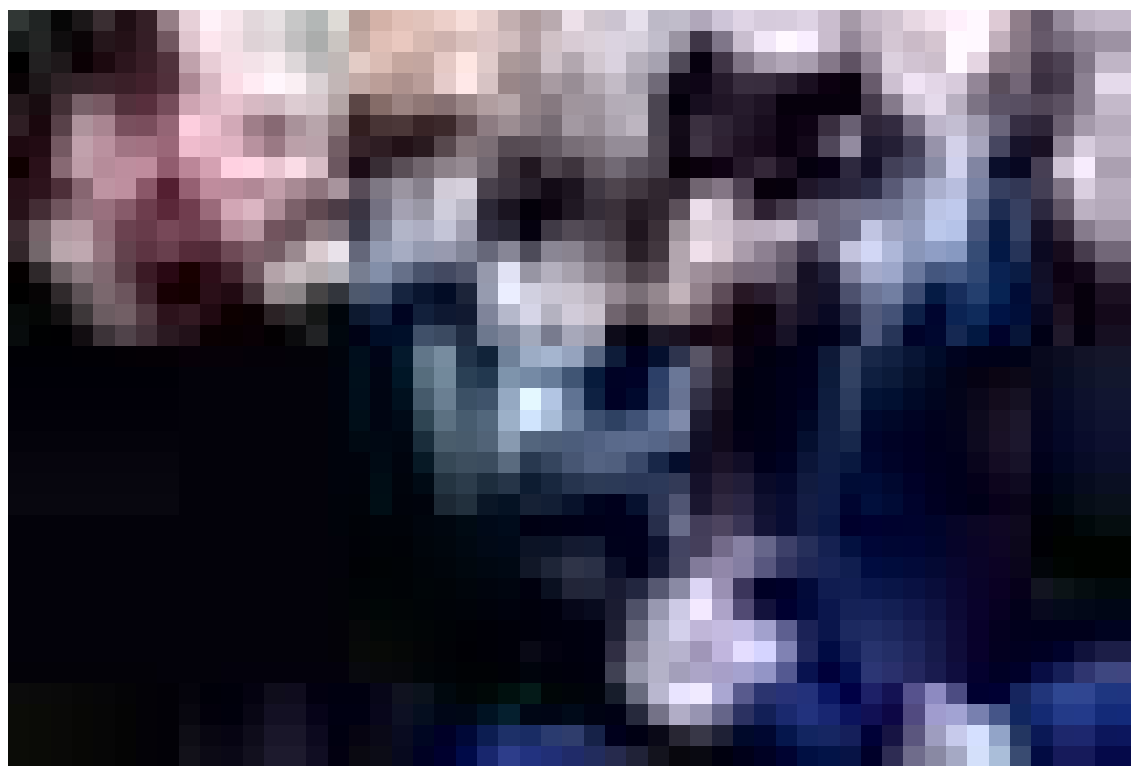


Le vrai pouvoir des mots

Le regard de **Dominique Quinio**



Pendant le mouvement d'occupation populaire *Nuit debout*, en 2016, place de la République à Paris. (photo parue dans *La Croix* du 18 février). Meyer/Tendance floue

Les gilets jaunes ? « Une crise de la parole autant qu'une crise économique », juge le psychanalyste Jean-Pierre Winter dans le numéro spécial de *La Croix* sur les trois mois du mouvement. « Nous sommes des êtres parlants et nous avons besoin de lieux pour nous parler. » En raison des évolutions des modes de vie, de l'inflation des machines et du numérique dans tous les moments de la vie quotidienne, ces lieux se raréfient, au risque d'une certaine déshumanisation.

Gageure pour le chroniqueur que de choisir la photo qui illustrera... la parole, celle qu'ont prise les manifestants sur les ronds-points et dans les rues ; celle qui, disent-ils, leur est confisquée ; celle qui se respecte ; celle qui n'est ni l'injure, ni le hurlement de haine tournant en boucle sur les réseaux sociaux. La parole n'a de sens que si elle est partagée.

Les jeunes gens de la photo sont installés sur la place de la République à Paris, assis à même le sol. Ils ont répondu à l'initiative « Nuit debout », née en 2016 à la suite de la loi travail, mais plus largement critique face aux institutions politiques et économiques. Mouvement avant-coureur de la crise actuelle, venu d'autres milieux sociaux.

La parole – la photo l'illustre parfaitement – n'est rien

La parole se prend, elle s'apprend aussi, pour que le dialogue soit réel et permette aux différents interlocuteurs de se sentir reconnus.

sans l'écoute. Les gilets jaunes d'ailleurs répètent à l'envi qu'on ne les entend pas et que, là, s'éprouve leur frustration. Le jeune homme à l'arrière-plan est concentré ; la jeune fille s'écarte un peu, soit que la main tendue de l'homme qui parle avec conviction l'agresse, soit pour inclure davantage le troisième larron dans la conversation.

La parole se prend, donc ; elle s'apprend aussi, pour que le dialogue soit réel et permette aux différents interlocuteurs de se sentir reconnus. L'enjeu est capital, comme l'illustre une réaction arrivée au Comité consultatif national d'éthique (CCNE) en retour de la Journée qu'il organise chaque année pour les lycéens afin qu'ils débattent de sujets, graves et complexes, de bioéthique, préparés en amont avec leurs enseignants. Y participent des représentants de différents

établissements de toute la France. Ce lycéen venu de province, qui se présente comme boursier, témoigne avec pudeur de ce qu'il a vécu, de ce qu'il a ressenti : « J'ai vu le vrai pouvoir que pouvaient avoir les mots. » Avec ses camarades, ce jeune avait bien préparé la rencontre et pensait rivaliser avec les « Parisiens », « mais on a vu la vraie différence entre nous et les autres : savoir s'exprimer ». Ceux de Paris, même quand leurs sujets n'étaient pas intéressants, « arrivaient quand même à capter le regard des gens ». Sa conclusion est terrible : « J'ai vu que les capacités intellectuelles ne sont pas tout ; il y a le reste. Et malheureusement, le reste compte souvent plus que les capacités. » « Le reste » ? Le patrimoine culturel et social profondément inégalitaire qui rend caduque la promesse de l'égalité des chances que l'école a pourtant pour mission première d'assurer. Le grand débat mettra-t-il en lumière cette urgence ?

La parole s'apprend. L'écoute, tout autant. Ainsi en témoignait une participante, lors d'un débat organisé dans une paroisse parisienne à l'appel des évêques et du président de la République. Elle invitait à ne pas seulement écouter avec l'intelligence, avec le cerveau, mais avec le cœur disait-elle, avec empathie. À mettre à notre programme d'études personnel.

L'Atlantique s'élargit entre l'Europe et les Etats-Unis

Pascal Boniface

Directeur de *l'Iris* (1)

La conférence sur la sécurité de Munich est traditionnellement le lieu où les pays membres de l'Alliance atlantique célèbrent leur unité et la solidité de leur alliance. La Wehrkunde – nom de cette conférence – est considérée comme le Davos des affaires stratégiques, forum mondial où se pressent dirigeants, journalistes et experts et où chacun délivre sa vision du monde. Le président américain Donald Trump n'était pas présent, et c'est son vice-président, Mike Pence, qui était venu représenter les États-Unis. Après avoir évoqué le bilan du président, il a marqué un silence, espérant des applaudissements. Un silence glacial a suivi de façon gênante témoignant de l'impopularité du locataire de la Maison-Blanche dans une telle enceinte.

Cela est venu rappeler les rires qui avaient accompagné le discours de Trump lors de l'Assemblée générale des Nations unies à l'automne. À New York, c'est Emmanuel Macron qui avait donné la réplique à Donald Trump, se faisant le champion du multilatéralisme face à l'unilatéralisme américain. Retenu par la crise des gilets jaunes en France, Emmanuel Macron n'était pas présent à Munich. C'est Angela Merkel qui a tenu le rôle d'opposant numéro un à Donald Trump. Ceci est d'autant plus significatif qu'il y a une tradition bien établie à ce que le président français tienne tête au président américain – comme l'ont régulièrement fait de Gaulle, Mitterrand et Chirac – mais pas la chancelière allemande.

Historiquement, le chef du gouvernement allemand est depuis le début des années 1950 l'allié le plus sûr des États-Unis en Europe. Pendant toute la guerre froide, c'est la protection des États-Unis qui avait permis le maintien de l'indépendance de l'Allemagne menacée par l'Union soviétique. En retour les Allemands soutenaient les positions américaines sur le plan diplomatique. Il y eut une première exception, lorsque le chancelier Schröder a condamné, avec Chirac, la guerre d'Irak en 2003. L'URSS n'existait plus, et l'Allemagne se sentait moins dépendante de la protection américaine et donc plus libre de proclamer son opposition en cas de graves

divergences. Il y eut par la suite une totale réconciliation.

Mais aujourd'hui tout semble opposer l'Allemagne et les États-Unis. Depuis déjà quelque temps, les dirigeants allemands sont agacés, mais il faut dire que Donald Trump ne prend pas particulièrement d'égards vis-à-vis des Européens. Sa conception de la politique étrangère vis-à-vis d'eux est plutôt de prendre des décisions dont il les informe par la suite, ceux-ci étant priés de les respecter et de les mettre en œuvre le plus rapidement.

Aujourd'hui tout semble opposer l'Allemagne et les États-Unis.

Après le retrait de l'accord de Paris pour la lutte contre le réchauffement climatique, le transfert de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem, le retrait précipité et non négocié des forces américaines de Syrie, la volonté d'interdire tout contact commercial avec l'Iran, la dénonciation de l'accord sur les forces nucléaires intermédiaires qui a été signé en 1987 par Reagan et Gorbatchev, et qui avait donné le signal de la fin de la guerre froide, vient renforcer l'opposition entre les États-Unis et l'Allemagne. Les menaces de Washington de surtaxer les exportations automobiles allemandes sont aussi vues comme un geste suprême d'hostilité, l'industrie automobile allemande étant au cœur de l'économie et de la prospérité de la nation.

Mais les Britanniques s'éloignent eux aussi des États-Unis sur ces sujets, ce qui est encore plus remarquable, du fait de la « special relationship » entre Londres et Washington.

Il y a en fait un fossé entre les pays historiquement membres de l'Alliance atlantique, ceux d'Europe de l'Ouest et les États-Unis, mais également un fossé interne à l'Europe, entre les pays occidentaux et ceux d'Europe de l'Est qui, eux, restent fidèles à Washington. Le double divorce est fondamental. Que va-t-il se passer ? L'Atlantique s'élargit entre l'Europe et les États-Unis, mais le clivage entre l'Est et l'Ouest européen, aboli à la fin de la guerre froide, resurgit sous une nouvelle forme.

(1) Vient de publier *Requiem pour le monde occidental*, Eyrolles.

Témoigner, mais témoigner de quoi ?

Céline Lis-Raoux

Directrice de RoseUp Association

On se souvient, dit-on, précisément des secondes précédant une catastrophe. Je ne me souviens guère des secondes précédant l'incendie de la rue Erlanger. Je dormais. Mon fils aîné est venu tambouriner à la porte de ma chambre. « *Man, le bâtiment en face brûle. Des gens crient.* » Il n'était pas tout à fait une heure du matin.

Mon appartement est situé au 15 de la rue Erlanger, au 9^e étage. Les fenêtres donnent sur l'immeuble qui s'est embrasé. De sa chambre, à une quinzaine de mètres en diagonale du bâtiment en feu, je vois clairement les flammes qui atteignent le dernier étage et ont déjà envahi la cage d'escalier dont les fenêtres ont volé en éclats. Quelques secondes de sidération, puis je m'empare du téléphone. Les pompiers répondent. Je donne l'adresse, explique ce que je vois. J'essaie d'être claire, factuelle, précise. Pendant que je parle, le feu avance à toute vitesse. Les hurle-

ments sont de plus en plus nombreux. Je ne décrirai pas ici le brasier. Nous avons tous vu ces images tourner en boucle sur les écrans de télé, de portable, d'ordinateur.

Vers quatre heures du matin, les quatre dernières personnes réfugiées sur le toit sont descendues en rappel dans la cour de mon immeuble. Le feu faiblissait. Les pompiers parcouraient le toit avec des lampes torches en appelant, cherchant des survivants. À cinq heures, les premiers appels sont tombés sur mon portable. Je suis journaliste depuis vingt-cinq ans. La plupart de mes amis sont journalistes. Et connaissent mon adresse. Ce sont d'abord mes collègues « matinales » dans des radios d'information qui m'ont téléphoné. Inquiètes. Me demandant, ensuite, si j'acceptais de témoigner. Ce que j'ai décliné. Aucune n'a insisté. Ce sont elles qui m'ont appris qu'il y avait dix victimes.

À neuf heures, j'ai décidé de publier un tweet. Expliquant de manière la plus claire possible ce dont j'avais été témoin et rendant hommage au courage des pompiers. Je suis très peu active sur ce média, me méfiant de la première impression qui n'est souvent pas la bonne, des raccourcis faciles, de la petite

phrase qui blesse. Ce jour-là, ce réseau me paraissait, par sa brièveté même, le bon canal pour dire précisément, sans immiscer ma voix dans le cours du récit, ce dont j'avais été témoin. J'ai donc publié un *thread* de 1 500 signes. Un feuillet. Il a été partagé/aimé plus de 10 000 fois en trois jours.

Durant les trois jours suivants, j'ai reçu 92 appels, demandes de contact via Twitter, Facebook, LinkedIn. Mardi après-midi, cinq appels successifs de cinq journalistes d'une même télévision d'info. Le patron d'un des plus gros sites de contenus sur le Web m'a jointe personnellement pour que je « *témoigne* ». Le présentateur d'un journal de 20 heures, aussi, voulant m'inviter pour le plateau du soir. J'ai refusé. Pas par peur des caméras. Je suis journaliste, c'est mon métier et j'en ai l'habitude. Mais pour la même raison que je n'ai pris aucune photo durant cette nuit : que dire ? Comment le dire ? Je ne doute pas qu'un *vrai* photographe aurait restitué en images la violence de cette nuit, l'horreur des cris de douleur, la mâchoire impitoyable du brasier, la sidération des témoins, le souffle suspendu des survivants, le courage des

guerriers du feu. Pour ma part, je n'aurais pu donner qu'une image à « plat » qui montre sans rien raconter. Qu'est-ce que ma voix, ma présence sur un plateau aurait apporté ? À part le spectacle, renouvelé, de l'effroi ?

Témoigner. Mais témoigner de quoi ? Que dire qui ne soit obscène – déviant du théâtre de la seule information – à ce moment-là ? Rejouer à travers des voix, celles des témoins directs, des victimes sur-

Qu'est-ce que ma voix, ma présence sur un plateau aurait apporté ? À part le spectacle, renouvelé, de l'effroi ?

vivantes, la même scène, pour prolonger encore un peu le moment de l'« actualité » – comme un écho, de plus en plus lointain, mais qui nourrit encore un peu le brasier jusqu'à son extinction médiatique ? Continuer à dramatiser un présent qui ne l'est déjà plus ? Mettre en scène encore un peu de frisson ? Occuper le vide ?

Le jeudi, la rue Erlanger a été ré-ouverte au public. À 10 heures la sonnette retentit. Je réponds. Une journaliste sonne – à toutes les adresses – pour qu'on lui ouvre. À l'interphone, je m'étonne : « *Mais vous voulez savoir quoi exactement ?* » Réponse : « *Savoir si vous êtes choquée...* » J'ai perdu mon sang-froid et lui ai répondu que son métier était de recueillir des informations, pas des sentiments. Elle a sans doute pensé que j'étais une vieille conne donneuse de leçons. Peut-être est-ce le cas.

Il y a quelques semaines est mort Maurice Deleforge. Il a été, durant près d'un demi-siècle, directeur des études de l'École supérieure de journalisme de Lille. Une école où l'on apprend une technique mais aussi des valeurs. « *Quand il pleut, dites : il pleut* », répétait « *Momo* » aux aspirants journalistes que nous étions.

L'émotion n'est pas un spectacle, encore moins une information. Nous, journalistes, sommes des passeurs, pas des catalyseurs. Ne nous laissons pas entraîner par l'ordre (l'ogre) du discours émotionnel. Résistons à la montée de l'insignifiance. Avec mesure, justesse, tempérance.

Quand il ne pleut plus, sachons nous taire.

Prêtre et homosexuel: pourquoi? comment?

A.

Prêtre et homosexuel

La parution, ces jours-ci, du livre *Sodoma* de Frédéric Martel ainsi que les pages de *La Force de la vocation* du pape François consacrées à la question de l'homosexualité dans le clergé, me poussent à vous donner mon témoignage.

Né dans une famille catholique pratiquante, j'ai entendu l'appel à donner ma vie au Seigneur pendant l'enfance, bien avant que se posent dans ma vie les questions en rapport avec la sexualité. Au moment de la préadolescence, j'ai subi, sans pouvoir le définir comme tel à l'époque, un épisode d'abus sexuel de la part d'un jeune plus âgé de mon entourage, alors même que ma sexualité commençait à peine à s'éveiller. Cet événement m'a fait entrer dans une période de confusion qui a conduit à l'abandon de la question vocationnelle. Celle-ci est pourtant revenue, plus vive, au cours de mes études secondaires, m'incitant à prendre les moyens d'un discerne-

ment. La question du célibat n'en était pas une pour moi, n'ayant pas d'attrait pour la gente féminine, ni de relations sexuelles. Celle de la chasteté vécue dans la continence l'était davantage : la vie pulsionnelle me conduisant souvent à la masturbation. J'interprétais, à l'époque, le trouble que provoquait en moi la vue ou l'idée du sexe masculin comme une séquelle de l'abus sexuel vécu dans la prime adolescence. Et c'est comme tel que j'ai pu en faire état à mes accompagnateurs spirituels successifs, ce qui était pour moi la source d'un grand soulagement.

Je ne crois pas que le Seigneur, lui, ait été ignorant de ma condition.

Après un chemin de séminariste marqué par des périodes de doute légitimes et des signes confirmant ma vocation, j'ai été ordonné prêtre. Le trouble demeurerait. Ma vie de prière était souvent un appel à l'aide du Seigneur. C'est après sept ans d'ordination, au détour d'une conversation profonde

avec un ami, que la réalité de mon orientation homosexuelle m'est apparue. Ce fut à la fois un étonnement, un sentiment de profonde réconciliation avec moi-même et une colère : comment avais-je pu vivre à ce point dans le déni ?

J'ai entrepris une psychanalyse qui m'a conduit à une compréhension plus fine de mon fonctionnement psychique, et en particulier du mécanisme qui conduit au déni : l'homophobie intériorisée. Il s'agit de l'intégration dans la profondeur du psychisme de l'environnement homophobe dans lequel nous vivons, notamment dans le discours officiel de l'Église. Puisque l'homosexualité est une condition non choisie, qui s'impose à la personne homosexuelle comme une donnée intérieure présente depuis toujours... puisque l'environnement familial, social et culturel est hostile, encore aujourd'hui en bien des lieux, à toute expression de cette orientation sexuelle... nombre de personnes homosexuelles sont dans l'impossibilité de s'avouer à elles-mêmes leur tendance profonde. Certaines vivent une telle lutte intérieure, un tel rejet d'elles-mêmes tant de l'extérieur que de l'intérieur, qu'elles en viennent

à souhaiter mourir. Ce ne fut pas mon cas.

J'ai décidé de vivre avec mon homosexualité, et non contre elle, pour ne pas vivre contre moi. J'ai décidé de prendre cette dimension de mon être à bras-le-corps, comme le chemin étrange et particulier qui m'est proposé. Et en tant que prêtre, comme une dimension de ma vocation. Je ne crois pas que le Seigneur, lui, ait été ignorant de ma condition. Je ne crois pas que ma vocation ait été fondée sur une fuite de ma sexualité, mais bien sur un appel qui retentit au plus profond de mon être.

J'ai décidé de vivre mon homosexualité comme un chemin d'humilité. Elle me garde d'être un chrétien puant, qui regarde les autres de haut, comme le Pharisien de la parabole (Lc 18, 9-14). J'ai découvert que cette fêlure dans le piédestal est salutaire : pauvre devant Dieu, je suis gardé de la tentation de prendre sa place devant les hommes.

Ma vocation est d'être serviteur. Et j'ai pu voir à maintes reprises que ma condition homosexuelle n'était pas étrangère au service que je peux rendre en tant que prêtre, témoin de la miséricorde,

pour des personnes blessées, rejetées, marginalisées.

Le Seigneur m'a fait la grâce de n'avoir jamais eu de relation sexuelle. Je n'en juge pas pour autant mes confrères prêtres qui vivent ou ont vécu des relations homosexuelles consentantes : la répression externe dans le discours social et ecclésial, et interne dans le psychisme, est d'une telle violence parfois qu'il est impossible de tenir autrement dans une vie d'homme qu'en libérant de la pression intérieure. Je sais que pour beaucoup d'entre eux, il s'agit là d'un chemin d'humiliation. En disant cela, je ne cherche pas à justifier des comportements. Ce n'est pas ma question. L'enjeu de mon ministère de prêtre est celui d'un pasteur à la suite du Christ : accompagner les brebis, prendre soin de celles qui souffrent, soutenir celles qui peinent. Les prêtres font partie intégrante du troupeau et, au même titre, méritent qu'on les écoute, qu'on les soutienne, qu'on les encourage.

La vie de foi, comme la sexualité, est un chemin de croissance. Personne ne peut dire qu'il est arrivé au terme de ce chemin.

Je crois que ce chemin, c'est le Christ.